

TANT QUE
tu seras là

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Tant que tu seras là / Roxanne Petit

Nom : Petit, Roxanne, 1994- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250030284 | ISBN 9782898671111

Classification : LCC PS8631.E85 T36 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Reza Rizki / sashafranz145 / Freepik

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Roxanne Petit

TANT QUE tu seras là



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À tous ceux et celles qui ont cru en moi...
Et qui m'ont encouragée à y croire aussi.

1

Je viens de faire brûler mes trois pogos.

Cuire une casserole de nouilles sans que ça colle au fond relevait du département des miracles avant aujourd'hui, mais cette fois, je me surpasse avec des saucisses en pâte. À ce point-ci, les chauffer au micro-ondes aurait sans doute été souhaitable, même si ce n'est pas mangeable. L'odeur de nourriture carbonisée se propage rapidement dans les pièces avoisinantes. Le bouton de ventilation de ma hotte enfoncé, je cours en direction du détecteur de fumée avec mon linge à vaisselle en le balançant dans tous les sens pour éviter de créer l'émoi chez le reste des propriétaires. Imaginez si M. Tremblay, l'octogénaire qui vit au dernier étage des huit logements où j'habite, devait descendre pour rien, en panique, les quatre paliers avec sa canne. J'en entendrais parler pendant des semaines. Ou des mois, puisque je deviendrais son seul sujet de conversation. Bon. Ça fait un vacarme, mais au moins, je réussis à dissiper le fin voile grisâtre. Au bout de quelques secondes à exécuter des figures de meneuses de claque dans le vide, il ne reste plus de traces, mis à part l'odeur persistante de roussi qui flotte toujours dans l'air. Point boni en ma faveur : j'ai évité de passer au feu.

Dans l'espoir de sauver mon dîner, j'opère un pogo, mais rien à faire : la saucisse a, elle aussi, carbonisé. Je ne réussirai pas à arracher quoi que ce soit de ce repas-là. Je soupire, vaincue.

L'alarme programmée sur mon téléphone se déclenche dès que je dépose mes ustensiles. Les minutes s'envolent et me préparer autre chose me mettrait encore plus en retard. Mon temps est écoulé. Les trois mousquetaires bondissent dans la poubelle. Malgré le filet d'eau chaude qui ruisselle sur la plaque pour décoller la pâte, rien ne bouge. Des outils plus robustes qu'un jet de robinet seront nécessaires pour venir à bout de tout ça. Je frotte, je gratte, fais mousser... Rien. La laine d'acier dans son bocal me nargue en me regardant suer à grosses gouttes. Je ne peux pas l'abandonner là. Tout doit être rangé au fur et à mesure, c'est primordial pour que ma tête reste tranquille. Pièce ordonnée, esprit aligné. C'est comme ça que ça marche ! La manche de mon coton ouaté me sert d'éponge pour mon front. Il faut vraiment que je me procure les plaques à biscuits en silicone que toutes les madames Tupperware vantent comme la huitième merveille du monde. Ça et du papier parchemin, en attendant. Au diable l'écologie quand on gaspille autant de nourriture !

Sans venir à bout de mon gâchis, j'abandonne les outils de base pour sortir l'artillerie lourde. Le temps presse. J'imagine bien ma mère qui me ferait la morale sur l'importance de conserver l'antiadhésif intact. Bah ! Elles sont déjà rayées de toute façon. D'un coup de bras plein de conviction, je passe la laine d'acier sur les morceaux réfractaires, qui glissent jusqu'au fond du lavabo. La plaque retrouve son éclat en un rien de temps.

Mon téléphone, posé sur le comptoir à côté de moi, s'ouvre à la réception d'un nouveau courriel. L'heure s'affiche en gros, puis le dernier chiffre change. Quinze minutes pile. C'est le temps qu'il me reste avant que mon psychologue exige un extra pour le retard. Encore. Je plonge la plaque dans l'eau pour la rincer, puis essuie les recoins. Tous, sans exception. Satisfaite, je la range soigneusement au fond du tiroir que je referme d'un coup de hanche. J'attrape mon sac et fonce la tête la première vers le portique.

À l'extérieur, la chaleur des canicules d'automne se fait sentir. L'atmosphère lourde et chargée d'humidité m'écrase dès que je passe les grandes portes de l'immeuble dans lequel j'ai acheté mon unité, dix-huit mois plus tôt. Je rejoins ma voiture, stationnée juste en face. Elle rouspète un brin quand je tourne la clé pour démarrer le moteur, mais elle finit par se laisser convaincre. J'augmente la climatisation à son maximum et aligne toutes les trappes d'air dans ma direction, même celles qui ne fonctionnent plus. J'embraye en marche arrière et pars en coup de vent en direction du bureau de mon psychologue. Par chance, le trajet se déroule si bien que je n'ai même pas besoin de m'impatienter devant une lumière rouge.



Mon entrée dans la clinique attire l'attention. Alexandre, mon psychologue, me salue en fronçant légèrement les sourcils. Je perçois une pointe de reproche dans son regard.

— Je sais, je sais, fis-je en m'engouffrant dans son local.

Je retrouve le petit cubicule familial composé d'une grande fenêtre cachée partiellement par un rideau voilé. Le décor n'a rien de moderne, au contraire. Ça sent le renfermé et les tapisseries sur les murs trahissent l'âge de la bâtisse. Le siège en velours couleur moutarde qui m'accueille lors de chaque séance m'attend dans son coin. Son tissu est tellement usé qu'il manque des fibres à certains endroits. Malgré tout, je m'y sens confortable et en sécurité.

— Alors, Emilie, comment se sont passées tes deux dernières semaines ?

— Euh... Calme, je dirais.

— Pas de mauvais rêves ou de crises de panique ?

— Non.

— Et le rendez-vous avec l'homme dont tu me parlais à notre précédente session ?

Je hausse les épaules, n'ayant pas envie d'apporter des précisions sur son cas. Je n'ai connu que des échecs monumentaux depuis le décès de mon mari. Cette tentative-là n'a pas fait exception.

— Comment vis-tu avec la conclusion ?

— J'aimerais que ça se passe bien, pour une fois. Mais je ne crois pas que les personnes que je rencontre aient les mêmes motivations que moi. J'essaie de me reconstruire, mais des bribes de souvenirs viennent souvent gâcher l'expérience.

Alexandre enchaîne les questions, jusqu'à me tirer quelques larmes, malgré lui. Bien que ma guérison avance bien, certaines blessures ne se refermeront jamais complètement. Mon psychologue me laisse l'espace nécessaire pour reprendre mes esprits.

— Tu sais, ça fait deux ans aujourd'hui que tu te présentes à tes suivis réguliers, que tu as décidé de reprendre ta vie en main après les grosses épreuves que tu as traversées.

Cette nouvelle me fait à la fois l'effet d'une vague de chaleur similaire à celle qu'on ressent quand on passe près d'un foyer et celle d'un seau glacé sur le crâne en plein *ice bucket challenge*, dans le temps où c'était à la mode. Je frotte mon pouce sur le tissu de velours, un geste qui, avec le temps, est devenu une façon de m'apaiser.

— Tu ne dis rien ? me demande-t-il, interloqué.

— Je me demande... je me demande si ça veut dire que... que...

J'inspire profondément pour reprendre le contrôle de mes émotions. Deux ans. C'était la durée minimale de thérapie fixée par Marjolaine et Robert, les parents de mon défunt mari, avant d'envisager de récupérer la garde de Benjamin, le fils de ce dernier.

— Penses-tu que je suis assez forte ? Que...

J'hésite un instant avant de prononcer les mots que j'avais enfouis profondément le temps de retrouver une version de moi saine et équilibrée.

— Que je pourrais le reprendre ?

— Si je te retournais la question, tu me répondrais quoi ?

Je mâchouille ma lèvre inférieure, indécise. J'ai un avis là-dessus, mais suffira-t-il ?

— Eh bien, j'ai refait ma vie. J'ai trouvé un endroit stable où habiter. Je me suis soignée et j'ai repris contact avec ma sœur. Je crois que... ça augure bien.

Je n'incarne pas la version de moi-même que j'espérais être à la mi-trentaine. J'avais imaginé un quotidien tranquille, entourée d'une famille aimante, sans drames et sans extravagances. La vie nous force parfois à faire de longs détours avant de nous donner ce à quoi on aspire...

— Je suis très fier de tes progrès, Emilie. Souviens-toi de la personne que tu étais lorsque tu es entrée ici pour la première fois : fragile, méfiante, incapable de dormir sans médication. Tu te sous-alimentais et tu ne sortais presque plus de chez toi. Ton évolution est magistrale. Dans tous les cas, un rapport favorable à ta cause pourra être rédigé, surtout si tu maintiens les rencontres sur une base régulière.

Mes yeux s'illuminent et s'humidifient à la fois. J'avais arrêté d'y croire devant le travail colossal qui m'attendait quand on m'a annoncé que le garçon avec qui j'avais cohabité pendant des années serait pris en charge par ses grands-parents le temps que je me soigne.

— Je pense qu'on pourrait même espacer nos rencontres d'une semaine. Te sens-tu assez solide ?

Je referme les doigts au centre de ma paume pour former un poing. Sa proposition me prend au dépourvu. Je m'étais imaginé poursuivre mes séances toute ma vie, comme une assurance me permettant de croire que je n'étais pas un cas désespéré. Un ancrage, en quelque sorte. *Il a raison, je peux le faire.* Après deux ans de thérapie bimensuelle, j'ai envie de commencer à croire, moi aussi, que je peux voler de mes propres ailes. Nous convenons d'une date pour un prochain rendez-vous, puis je passe au bureau de l'accueil pour régler le paiement.



Immobilisée dans le stationnement de la clinique à me remettre de mes émotions après l'heure de thérapie, je fais défiler les conversations sur mon téléphone, jusqu'à en atteindre une en particulier : celle de Benjamin, à présent âgé de quinze ans. J'appuie dessus et remonte de quelques messages pour relire nos derniers échanges. Ils datent de quelques jours déjà :

Benjamin

Hey Em, j'ai demandé à mamie si j'allais pouvoir revenir vivre avec toi bientôt.

Emilie

Tu aimerais ça ?

Benjamin

Ben ouais. Tu dois être pas mal moins sévère qu'elle !

Emilie

Qu'est-ce qui te fait dire que je ne le serais pas plus ? 😊

Benjamin

Parce que tu es toi, et que mamie me surprotège tellement... Elle veut toujours que je lui parle de mes émotions pis de mes journées... Borinnng !

Emilie

Tu sais autant que moi qu'elle ne veut que ton bien. Écoute, si Marjolaine m'en parle, je te ferai signe. D'ici là, sois gentil avec tes grands-parents. Ils t'aiment, ne l'oublie pas.

Il me manque. Mes yeux picotent, mais je me force à me rappeler pourquoi je fais tout ça. Pour lui. Pour moi... pour nous. Pour que l'enfant avec qui j'ai vécu pendant sept ans revienne vers moi. Pour lui donner la chance de retrouver une stabilité que nous avons perdue. Je reste assise sur le siège inconfortable de ma voiture de nombreuses minutes avant de réaliser que ma collègue m'attend chez elle pour faire le point sur le contrat signé la semaine dernière. C'est au deuxième étage de son garage détaché qu'on a installé nos bureaux pour l'entreprise d'organisation d'événements que nous avons fondée, trois ans plus tôt.

Par habitude, je démarre l'application GPS pour connaître l'itinéraire le plus court jusqu'au domicile de Cassandra. À cette heure, le trafic à affronter pour sortir de la ville jusqu'en campagne se chiffre en plusieurs dizaines de minutes. En plus de me coûter une fortune en essence, je me demande chaque fois que je me retrouve derrière le volant si le tacot dans lequel je me promène survivra jusqu'à ce que j'arrive à destination.

Deux ou trois bosses plus tard, et plusieurs bruits étranges que j'ai consciemment décidé d'ignorer en augmentant le son de la radio, je stationne ma voiture dans le chemin de pierres. J'ouvre la porte en la saluant d'une voix forte pour l'avertir de ma présence.

— Désolée, je suis en retard !

Les pattes de sa chaise crissent sur le plancher en vinyle au-dessus de ma tête. Sa chevelure blonde apparaît depuis la mezzanine. Elle lève les bras dans les airs, festive.

— En retard pour quoi ? On n'a pas d'horaire, ici, juste des comptes à rendre !

Je gravis les escaliers deux par deux. Elle passe son bras autour de mon cou et me serre contre elle. Sa chaleur me fait oublier momentanément les hauts et les bas de la dernière heure ainsi que la raison de mon air maussade. L'odeur sucrée et si familière de son parfum me redonne le sourire.

— Contente de te voir !

Certaines personnes, sans qu'on sache pourquoi, apparaissent dans notre vie pour nous apporter du bonheur à profusion. Cassandra compte parmi elles. Elle porte les chapeaux de collègue, associée et meilleure amie. Souvent tous en même temps.

Mon sac trouve sa place sur le crochet dans notre vestibule improvisé, juste à côté de ma veste. Je balaie les miettes sur la surface de mon espace de travail, puis je tire ma chaise. Quelques dossiers, qui forment une pyramide qui manque d'assurance, glissent sur le sol. Je range les crayons qui ont roulé jusqu'à moi dans les tiroirs désignés, avant de m'installer devant mon bureau, désormais impeccable. Un stylo dans la bouche, mon amie tape sur son clavier sans se détourner de son écran.

— J'ai entré les nouvelles dates dans le calendrier. M. et M^{me} Souvigny ont demandé quelque chose d'assez éclectique pour leur mariage, je dois l'avouer. Un genre de thème médiéval avec une touche *Star Wars*... Je ne pensais pas qu'on pouvait mélanger la science-fiction et la chevalerie. J'espère que tu connais ça, les

trucs de *geek*, parce que, pour moi, c'est le néant. J'ai déjà trouvé deux salles disponibles pour leur date, mais il y a du travail à faire sur la décoration, les couleurs et les arrangements.

Sa vitesse d'élocution me donne un peu le tournis. C'est comme si mon cerveau était demeuré en thérapie au lieu de s'adapter au reste de ma journée.

— Je me rappelle en avoir écouté un avec Benjamin et m'être endormi après vingt minutes, alors, pour l'expertise, il faudra y repenser. Peut-être que ton *chum* saurait nous aider ?

Cassandra roule les yeux et secoue sa queue de cheval avec vigueur. Elle croise ses bras et laisse tomber son dos contre le dossier de sa chaise.

— Il ne veut pas se mêler de nos affaires, râle-t-elle. On oublie ça.

Je prends note de mes idées au fur et à mesure qu'elles me viennent, même si elles me semblent toutes plus absurdes les unes que les autres. Cassandra me résume les points saillants de sa rencontre avec le couple. Cet événement représente un défi de taille considérant les goûts particuliers de nos clients. Les ratures s'accumulent, les pages se noircissent, si bien qu'au bout d'un moment, nous perdons toutes les deux la notion du temps. Cassandra allume la lampe sur son bureau, et le faisceau lumineux de l'ampoule me brûle la rétine. Ce geste si banal me fait prendre conscience que la lune a remplacé le soleil dans le ciel. Mon ventre choisit ce moment pour me rappeler que je n'ai rien ingéré depuis mon dernier *flop* culinaire. J'éteins mon ordinateur portable, range les échantillons éparpillés sur ma surface de travail et referme mon carnet à croquis. Avant de quitter la mezzanine, j'étouffe un bâillement et lui souhaite un restant de soirée inspirant. Les lanternes s'allument lorsque je passe devant le détecteur de mouvement.

Le bruit de la gravelle qui frotte contre la semelle de mes souliers résonne dans la nuit. Ça et le chant de deux ou trois crapauds au fond des marais. C'est exactement le genre d'ambiance mystérieuse qu'on retrouve dans les films juste avant qu'un fou surgisse de nulle part. Je m'empresse de tout lancer dans le coffre et, en seulement deux enjambées, j'atteins la porte du côté conducteur. Je m'engouffre dans la voiture et referme la portière avec force. J'appuie frénétiquement sur le bouton de verrouillage, comme si une fois ne suffisait pas à me donner une garantie de sécurité. *Franchement...* En attendant que mon pouls se calme, je consulte les notifications sur mon téléphone. Parmi les courriels, les réseaux sociaux et les textos, une alerte reçue plusieurs heures plus tôt attire mon attention. Un appel manqué de Marjolaine, la grand-mère de Benjamin.

2

Minuit trente. Trop tard pour rappeler. Même si j'ai envie de savoir pourquoi ma belle-mère souhaite me parler, je me convaincs qu'attendre au lendemain est beaucoup plus sage. Je suis étendue en croix dans mon lit à regarder les lames du ventilateur tourner en cercles infinis, alors qu'un million de scénarios me traversent l'esprit. Son appel sort de la routine régulière où elle prend de mes nouvelles et m'en donne à propos de Benjamin. Une fois tous les mois. J'effectue un calcul mental rapide. Seulement trois semaines se sont écoulées depuis notre dernier coup de fil. Il y a forcément autre chose qui se trame.

Prise par l'insomnie, je me roule hors du lit et me traîne jusqu'à la cuisine. L'eau du robinet tarde à se rafraîchir. Au bout de quelques secondes, je jette deux glaçons au fond du verre et le remplis à même le jet tiède. En m'approchant de la fenêtre de mon salon, qui donne sur le stationnement de mon immeuble, je pousse ma longue tresse sur le côté en portant le liquide à mes lèvres. Les cubes de glace se cognent sur mes dents, ce qui éclabousse mon visage. La ville dort à poings fermés. Dehors, le vent berce les arbres colorés par l'automne qui s'installe. La lueur des lampadaires sur la chaussée mouillée donne un air grandiose à la rue. Tout en repoussant le rideau, je laisse mon dos choir contre le cadre de la fenêtre. Soudain, les deux phares ronds et bleutés d'une voiture qui tourne le coin de notre stationnement m'aveuglent. Elle s'insère dans le vaste espace

libre entre les automobiles, puis l'affiche jaune sur le toit du taxi clignote une fois, comme si elle faiblissait. Un homme en sort en se dépliant. Ma respiration se coupe une seconde, certaine que son crâne heurtera la portière, mais il l'évite avec grâce. Lorsqu'il s'avance vers la fenêtre du conducteur, sa difficulté à tenir sur ses deux jambes sans tituber trahit son état d'ivresse. Il tape un coup sur la carrosserie et envoie la main au chauffeur qui repart dans le sens inverse.

Je n'ose pas bouger de peur d'attirer l'attention. Il suffirait qu'il lève les yeux pour remarquer ma présence. Au moment où l'homme retire son capuchon, le visage de mon nouveau voisin d'en bas se dessine sous la lueur de l'éclairage du bâtiment. Ses doigts courent dans ses cheveux, qu'il ébouriffe au passage. Il semble avoir du mal à saisir ses clés, qu'il échappe à deux reprises avant de finalement s'engouffrer dans l'immeuble. M^{me} Castonguay, une retraitée qui n'a rien de mieux à faire que répandre des potins sur l'ensemble des résidents du bâtiment, m'a bien avertie de me tenir tranquille, car notre charmant nouveau copropriétaire est un policier. Comme si j'étais celle qui devait être surveillée ici !

Le claquement de la porte qui se referme résonne jusque chez moi. Son juron me parvient de la cage d'escalier et m'arrache un sourire. Les subtilités de l'endroit représentent encore un mystère pour ce nouveau venu. Par exemple, tout le monde ici sait que les discussions personnelles ne doivent pas avoir lieu dans l'entrée à cause de l'insonorisation pourrie. Lorsque ce ne sont pas les ragots de corridor, c'est la musique du fils de ma voisine de droite ou la télévision beaucoup trop forte de celui à l'ouïe affaiblie qui fait vibrer les murs. Malgré tout, je me sens chez moi plus que jamais. L'acquisition de ce condo de deux chambres m'a permis de prendre un nouveau départ absolument nécessaire. Mis à part le fait que les copropriétaires éprouvent le besoin irrépressible de m'informer

de leur quotidien, cet endroit est parfait. Habiter notre ancienne maison me confrontait sans cesse aux moments les plus sombres de ma vie, particulièrement ceux où je me sentais prise au piège dans une relation où l'amour avait été rétrogradé au dernier rang. Après la vente de la propriété, j'ai erré ici et là pendant quelques semaines sans jamais me poser. Je me trouvais au plus bas de ma condition psychologique, et c'est à ce moment que les grands-parents de Benjamin sont intervenus.

Le bruit s'évanouit enfin. L'écran de mon téléphone m'aveugle quelques secondes, puis ma vision s'habitue. Je m'ennuie. J'appuie sur l'application de rencontre que Cassandra m'a suggérée cet été. Pour une fille investie dans son couple, sa connaissance des tendances en *dating* surprend. Mes dernières conversations avec ces messieurs soulignent les échecs cuisants que j'accumule depuis mon initiation. Après une relation de plusieurs années, et autant de temps à me remettre de la mort de mon mari, je ne suis pas certaine d'être prête à m'intégrer à ce monde de *one night*. Je préfère créer des connexions. Parfois, il m'arrive de me demander si j'aurai envie de faire l'amour à nouveau un jour. Des frissons me parcourent la peau alors que je relis les derniers échanges avec un homme qui, à première vue, semblait gentil. Il a vite déchanté quand je lui ai avoué que je ne cherchais pas un coup d'un soir. Qu'y a-t-il de mal à rechercher de la compagnie pour discuter et déconstruire l'image terrible qu'il me reste de ma dernière liaison amoureuse? D'y aller à son rythme sans souhaiter terminer la soirée à faire des galipettes dans le lit d'un inconnu?

Je fais défiler les profils avec mon pouce. Un «mais» freine continuellement mes envies. Trop grand, trop petit. Pas assez d'intérêts communs, ou peut-être trop. Je suis maître dans l'art de trouver une bonne excuse pour passer au suivant. Aucun d'eux ne m'impressionne ou n'allume une infime étincelle en moi. Est-ce possible de perdre sa libido, comme on perd ses clés? Tout ça est mort en

même temps que Jérôme, ou avant, peut-être. Cassandra pense que je devrais laisser tomber certains de mes critères et me concentrer sur ce qui compte vraiment pour moi. C'est une réflexion qui me terrorise, car ma vision d'une relation saine a été altérée. Je cherche donc le poisson parfait dans un océan de menés.

Je me lasse vite de lire des biographies sans profondeur et sans originalité. Les nouvelles du jour ne m'en donnent pas envie non plus. Je tire une couverture en molleton sur mes jambes en changeant rapidement de chaînes télévisées en espérant que ça suffira à m'endormir.



Le soleil, déjà très haut dans le ciel, me tire du sommeil. En me redressant, une douleur parcourt le bas de mon dos jusqu'à la racine de mes cheveux. Je pince mes trapèzes pour détendre les muscles contractés autour de mon cou. Ouf... Est-ce de ça que ma sœur me parlait l'autre jour quand elle me disait qu'à un certain point, je me réveillerais et me sentirais vieille ?

Face contre le plancher de bois, l'étui rouge de mon téléphone contraste avec le sol. Il a dû glisser lorsque j'ai fermé l'œil, tard cette nuit. Je frotte mes yeux, puis tente de le réanimer. L'écran noir demeure, même en maintenant le bouton d'alimentation enfoncé. En chemin vers la cafetière, j'en profite pour le brancher.

— Allez..., marmonné-je en faisant claquer mes ongles sur le comptoir de quartz en attendant de pouvoir vérifier si Marjolaine m'a répondu.

Le démarrage prend deux fois plus de temps que d'habitude, comme c'est toujours le cas quand on est pressé. Aucun nouveau message ni appel manqué. Frustrée et inquiète, je le fais glisser sur la surface luisante et cale les dernières gorgées d'eau tiède de mon verre de la veille avant de filer sous la douche.



Cassandra m'a fait promettre de faire les courses pour le *shower* de bébé prévu dans quelques jours. Magasiner en solo offre des avantages. J'aurais un moment seule pour exploiter ma créativité, et ça me convient parfaitement.

C'est donc avec un latté fraîchement coulé que je dévale les escaliers tout en cherchant mon portefeuille dans le fond de mon sac. La musique joue fort dans mes écouteurs, ce qui me permet de m'y plonger entièrement. En déposant le pied sur l'avant-dernière marche, je vacille, puis perds l'équilibre. Ma tasse isotherme glisse et quitte mes doigts pour faire un vol plané. Tout se passe très vite. Je porte mes mains à mon visage comme seul réflexe. *Faites que je ne sois pas trop amochée... Faites que mes dents soient épargnées!* Mon corps plonge vers l'avant. Je retiens mon souffle et ferme les yeux en attendant de faire connaissance avec le carrelage. Pourtant, en une fraction de seconde, je me retrouve plutôt debout, sur mes pieds, avec un homme qui se dresse devant moi. Je m'éloigne de lui en reculant d'un pas, déboussolée. *D'où est-ce qu'il sort, celui-là?*

Son t-shirt noir est un peu plus foncé à quelques endroits, et je me demande si c'est de la sueur, ou si je l'ai aspergé avec mon café. Je plaque ma main sur ma bouche, puis je retire un écouteur de mon oreille, prête à recevoir une pluie d'insultes. Mes épaules se replient sur elles-mêmes, mon visage devient écarlate. Il prend la parole avant que je puisse me confondre en excuses :

— Ce n'est pas grave, ça va sécher.

— Je suis tellement désolée. Est-ce que je t'ai brûlé?

Il tire sur le tissu au niveau de son ventre. Un petit effet de succion le retient contre lui. Ma tasse, dépourvue de son couvercle, gît au sol, avec son contenu.

— Tout va bien, je reviens d'un jogging, j'allais sous la douche.

Des mèches lui collent au front. Quelques gouttelettes se forment au bout de ses cheveux. Malgré l'effort physique, l'odeur qu'il dégage ne m'agresse pas. En fait, il sent plutôt bon pour un homme qui a autant sué. C'est peut-être le mélange avec mon latté...

Il a d'ailleurs bien meilleure mine qu'hier, quand je l'ai aperçu par ma fenêtre. Bon sang, j'aimerais avoir ses capacités à me remettre aussi vite de mes lendemains de veille ! Il n'a même pas l'air d'en souffrir.

— Je suis vraiment désolée.

— Oui, tu viens de le dire.

Je laisse échapper un soupir, puis recule à nouveau. La marche râpe le bas de mes mollets. Encore déstabilisée par les dernières minutes, je ne réalise pas tout de suite qu'il m'observe, l'air d'attendre un compte rendu de mes états d'âme. Mon voisin avance sa main vers moi et la pose sur mon épaule, ce qui a pour effet immédiat de me ramener à l'ordre. Ce geste, pourtant si anodin, fait pétiller ma peau sous son contact.

— Tu vas bien ?

Je lui réponds d'un simple hochement de tête. Je m'empresse de ramasser ma tasse, ce qui me permet de mettre fin au rapprochement sans paraître grossière. Je secoue la tasse qui marine dans le liquide caramel qui s'étend lentement sur les carreaux de céramique.

— C'est toi qui vis juste en haut de chez moi, remarque-t-il. On s'est rencontrés quelques fois dans le hall. Je m'appelle Maxime.

Il me présente sa main en attendant patiemment que je la lui serre. Je déglutis, puis procède. Sa prise est ferme, mais pas agressive. Pas étonnant qu'elle soit solide si je me fie aux courbes qui

définissent ses muscles sous son t-shirt humide ! Nos regards se croisent l'espace d'un instant. Je me sens rougir et fais mine de chercher quelque chose dans mon sac.

— Merci pour... ça ! dis-je en pointant les escaliers. Tu m'as sûrement évité une commotion cérébrale, une facture salée chez le dentiste, ou quelque chose dans le genre.

— N'oublie pas de regarder où tu mets les pieds !

— C'est ça, murmuré-je pour moi-même, à la fois vexée et gênée par sa remarque.

Son sourire sans mesquinerie me rassure toutefois sur sa moquerie. Il pivote et me laisse seule dans le hall d'entrée. Soulagée de ne pas avoir à alimenter une conversation de corridor, je m'adosse contre le mur en le regardant entrer chez lui. Un peu ébranlée par les événements, je reste immobile quelques secondes à analyser la sensation que j'ai éprouvée à son contact. Depuis Jérôme, je n'ai laissé aucun homme inconnu me toucher. Ni tendrement ni amicalement. Rien. Je détourne mon attention sur la flaque de café qui luit sous le lustre. J'envoie un message au concierge pour l'avertir du dégât et déplace le tapis d'entrée temporairement pour qu'il absorbe le liquide afin d'éviter les accidents.

3

Ces derniers temps, j'ai l'impression de courir un marathon sans ligne d'arrivée. Mon calendrier déborde, mes heures de sommeil sont sacrifiées, et mes journées devraient comporter trente heures chacune pour venir à bout de mon horaire. Puisque jardiner m'a toujours détendue pendant des périodes de grand stress, j'ai décidé de consacrer un moment à mes plantes pour me recentrer. Mes tentatives infructueuses pour joindre Marjolaine font augmenter l'angoisse du mystère de son appel prématuré.

La table de cuisine s'est métamorphosée en chantier pour une soirée. Certaines plantes nécessitaient un changement de pot urgent : les racines sortaient par le dessus. Elles étaient sur le point de se repoter elles-mêmes si je n'agissais pas rapidement. Comme l'homme que j'avais marié haïssait tout ce qui pouvait potentiellement salir l'espace ou attirer des insectes, j'ai exclu de ma liste ce passe-temps pendant de nombreuses années. La maison comportait donc essentiellement des plantes en plastique trouvées ici et là dans des magasins au rabais. Je souris en pensant à Benjamin qui détestait devoir les nettoyer quand elles devenaient trop poussiéreuses alors que je passe justement l'une des miennes, bien vivante, sous l'eau courante du lavabo. En retournant à mon espace de travail, je m'étends de tout mon long pour attraper le pot d'engrais liquide. La sensation de la terre sur ma peau humide me fait grimacer. En me redressant, le sac de terreau que je viens

d'ouvrir s'affaisse et se répand sur la table, puis au sol. Un nuage de poussière noire s'élève du plancher, puis se dépose un peu partout. Y compris sur moi. Au goût, je soupçonne qu'il a aussi atteint ma bouche. J'inspire un bon coup, mais les particules m'agressent la gorge et pénètrent dans mes narines. *Aheuf !*

Je passe le revers de ma paume sur mon front en oubliant que la dernière demi-heure a été consacrée à libérer les racines avec mes mains nues. Un chef-d'œuvre ! En essayant de rapatrier tout mon dégât à un seul endroit, je me rends compte que j'empire mon cas. Les petits grains restent coincés dans les sillons de ma table en bois. D'autres se logent dans les craques de mon plancher. Ma colère s'accroît au fur et à mesure que ma patience s'éclipse.

La lumière de la cuisine fluctue un peu. Dehors, le vent s'est levé. Les branches grattent l'aluminium du revêtement extérieur. La pluie s'intensifie et un orage sans pitié se déchaîne en quelques secondes à peine. Les ampoules clignotent, pour finalement toutes s'éteindre d'un coup. Je distingue le petit bourdonnement dans les câbles électriques, puis plus rien. Noirceur totale. Je reste immobile un moment, le temps que ma vue s'habitue à l'obscurité. Avec une extrême prudence, je cherche à tâtons le tiroir où je range mes lampes de poche. J'en saisis une au hasard, tapote le manche pour trouver le bouton, puis presse le caoutchouc qui s'enfonce. Une fois. Je cogne l'appareil sur ma paume. Deux fois. J'appuie un peu plus fort. Trois fois. *Qui a des lampes de poche qui fonctionnent quand on en a besoin, hein ?* Personne ne s'assure qu'elles s'allumeront « au cas où ». On assume qu'elles seront fonctionnelles au moment où elles devront l'être, parce que c'est leur seule possibilité de briller. Pas plus de chance avec les deux autres. Condamnée à finir ma soirée sans voir plus

loin que deux pieds devant, je me glisse jusqu'au lavabo où je lave mes mains à l'aveugle.



Pas de télé, pas d'Internet. Pas de lumières pour lire non plus. Personne pour me tenir compagnie. Après quinze minutes à attendre que l'électricité revienne, je comprends que j'en ai pour un moment si l'orage ne se calme pas. Je cours le risque d'ouvrir la porte pour voir si d'autres copropriétaires souffrent de la même lassitude que moi.

Personne.

Toutefois, l'éclairage d'urgence dans la cage d'escalier me fournit un peu de clarté. Encore loin d'un cabinet de dentiste, mais au moins, ça me permet de descendre d'un étage pour demander à mon voisin d'en bas s'il ne posséderait pas une lampe de poche de plus à me prêter. Ou au minimum deux ou trois chandelles cancérigènes du magasin à un dollar que je pourrais allumer pour percer l'obscurité.

Aucun succès en frappant à sa porte. Je m'essaie à celle de la dame qui vit à côté, sans trop d'attentes. Son auto n'a pas franchi le périmètre de l'immeuble depuis deux jours. Je parie qu'elle est en voyage avec son nouvel amoureux «fringant et vraiment très riche», dont elle me casse les oreilles chaque mardi matin quand nous sortons nos poubelles. Pas question de cogner aux trois autres, les occupants des appartements sont plutôt du genre couche-tôt, lève-tôt. Je me résigne à ma situation.

Le mince faisceau de la lune me présente la table de cuisine dans son état lamentable. En plus, des céréales sont éparpillées sur le comptoir; j'ai eu du mal à m'aligner avec le bol.

Le miroir dans l'entrée me renvoie mon image. *Ish*. Je mets une chaise contre la porte d'entrée afin de profiter des quelques éclats de lumière du couloir.

Je me rends directement à la salle de bain pour chercher des guenilles. En refermant l'armoire, l'écran de mon téléphone s'allume sur le comptoir :

Votre facture d'Hydro-Québec est maintenant disponible dans votre portail client.

Quelle ironie, dans les circonstances ! Je le glisse dans ma poche arrière. Les comptes attendront. En remettant de l'ordre dans ma salle à manger, je maudis la dépendance à l'électricité. Mon balai aux poils frisés est ma seule option pour tout nettoyer. La vibration contre ma fesse gauche me sort de mon élan alors que je m'apprête à capturer les saletés dans le porte-poussière. Je réponds sans regarder.

— Emilie ? demande mon interlocutrice avant même que je prononce un mot.

L'urgence dissimulée dans la teinte de sa voix fait décupler mon rythme cardiaque.

— C'est Marjolaine.

Enfin ! J'ai la vague impression que, derrière son ton hésitant, se cache une information importante. Mon ancienne belle-mère respecte toujours nos rendez-vous. Chaque fois, elle m'accorde une heure de son temps. Jamais une minute de moins. Mais elle ne m'appelle pas pour savoir comment s'est passée ma journée ni pour me demander mon avis sur l'éducation que devrait recevoir son petit-fils. Terrorisée par ce que cette prochaine conversation me réserve, je cherche un appui en tapotant dans le vide. Une main dans mes cheveux, la bouche entrouverte, les mots ne me

viennent pas. Je fixe les traits noirs et blancs de l'œuvre d'art accrochée au mur en attendant qu'elle poursuive, mais elle reste muette, alors je me décide à me lancer la première :

— S'il vous plaît, dites-moi que Benjamin va bien.

— Oui. Ne t'inquiète pas. Je fais tout pour qu'il soit en santé et qu'il ne manque de rien.

Les battements déchaînés de mon cœur se calment. Je sens l'emprise du stress sur mes épaules se détacher de moi, mais j'ai encore beaucoup de questions.

— Il faudrait qu'on se voie, Emilie.

— Euh... oui. Oui, quand vous voulez ! Vous semblez... préoccupée ?

Elle marque une pause, qui me paraît interminable.

— Je préférerais qu'on en parle de vive voix. Demain matin, au restaurant L'œuf ou la poule ?

J'acquiesce, et l'appel prend fin, me laissant sur ma faim. Que pourrait-il y avoir d'assez important pour qu'on ne puisse en discuter au téléphone ?



Le lendemain matin, je me rends à l'endroit de notre rencontre plus de trente-cinq minutes avant l'heure fixée. Mes mains sont humides en raison du stress, et mon ventre réagit mal au manque d'informations sur cette rencontre inattendue. C'est au moment où j'entame mon troisième café que mon ex-belle-mère me rejoint finalement. Elle tire la chaise devant moi, puis s'installe. Le serveur remplit sa tasse, puis elle m'adresse enfin la parole.

— Bonjour, Emilie.

Je force un sourire sur mon visage.

— Vous souhaitiez me voir, donc.

Elle hoche la tête. Elle croise les doigts de ses mains devant elle. Son apparence a changé depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrées. Elle semble plus fatiguée, voire drainée. Ses cheveux ont considérablement grisonné, et sa peau paraît plus relâchée sous ses traits amaigris.

— Comment vas-tu, Emilie ?

— Bien ! Je prends soin de moi. Je fais tout ce qu'il faut pour guérir. J'ai repris les rênes de ma vie.

Elle incline lentement le menton vers le bas. Elle pose sa main sur sa poitrine, comme si notre conversation s'apprêtait à lui demander un grand effort. Elle grimace, puis poursuit :

— Si je souhaitais te voir aujourd'hui, c'était pour discuter de Benjamin. De son comportement, plus précisément. Il a changé dernièrement.

— Changé... ?

— Ses notes ont baissé. L'année scolaire commence à peine, et il ne se présente plus à ses cours. Ses fréquentations ne sont plus les mêmes, il a de nouveaux amis, mais... je doute que ce soit de bonnes influences pour lui.

— C'est étonnant, Benjamin a toujours adoré l'école.

Je me mords la lèvre, jetant un coup d'œil aux mains de Marjolaine, qui sont toutes crispées.

— Tu sais, ma communication avec lui est loin d'être aussi fluide que celle que vous entretenez. Récemment, il a commencé à me poser des questions sur son père. Des interrogations auxquelles je

n'ai pas de réponses, parce qu'elles sont trop nuancées pour qu'il puisse les trouver satisfaisantes. Je le sens en colère, dans l'incompréhension... sur la défensive, même.

Difficultés scolaires, mauvaises fréquentations, changement d'attitude... Les mots bourdonnent dans mes oreilles. C'est comme si on me décrivait le portrait d'un jeune homme que je ne connaissais pas tellement il diffère du petit garçon de mes souvenirs.

— J'ai essayé de redresser tout ça, de lui parler, de lui expliquer, mais...

Elle inspire un coup, puis prend une longue gorgée de son café du bout des lèvres.

— Tu n'es pas sans savoir qu'il me demande également de retourner vivre avec toi.

Le trémolo dans sa voix me laisse croire que cette demande la bouleverse. Ça se comprend, j'étais chamboulée, moi aussi, lorsqu'on a jugé que je n'étais pas apte à m'en occuper et qu'on m'a retiré sa garde.

— Je pense... je pense qu'il est temps.

Mes yeux s'illuminent, mais je m'efforce de maîtriser ma joie pour ne pas la vexer. Je range mes mains sous la table pour masquer les tremblements causés par la dose supérieure à la normale de caféine ingérée en peu de temps. Le visage de Marjolaine se tord, comme si ses paroles imminentes lui étaient arrachées de force.

— Je désire qu'on discute de la possibilité que tu le reprennes chez toi de façon... permanente. Si tu te souviens, j'avais demandé que ta situation se stabilise au cours des deux prochaines années. J'ai vu ton évolution dans les derniers mois. Je suis consciente que j'ai été très sévère à ton égard. Je voulais le protéger. Mais...

je pense que si on évalue ta condition, et que celle-ci est suffisamment solide, ça pourrait être une bonne option pour lui, d'autant plus que c'est son souhait.

Ma mâchoire tombe. Je ne m'attendais pas à ce que la proposition vienne d'elle. Je m'étais plutôt imaginé un processus juridique, avec des débats et des larmes. Mais Marjolaine ne cherche pas à me nuire. Je la connais comme une femme aimante, dévouée, qui ne pense qu'à rendre son petit-fils heureux.

— Vous avez un lien spécial. Personne ne peut le contester. C'est quelque chose que je ne partage pas avec lui, même si j'essaie. Même s'il n'est pas ton fils, tu es ce qui se rapproche le plus d'une figure parentale.

Jamais, pendant les sept ans qu'a duré la relation que j'ai entretenue avec Jérôme, nous n'avons eu des nouvelles de la mère biologique de Benjamin. Lorsqu'elle est tombée enceinte par accident, Jérôme a insisté pour garder le bébé. Quelques mois après la naissance, elle a rechuté dans la drogue et n'a laissé qu'un mot derrière elle avant de disparaître pour de bon. J'ignore même si elle vit encore. J'étais, et je suis toujours, le seul modèle maternel qu'il a eu.

— Comprends-moi bien, Emilie, poursuit Marjolaine. Ce n'est pas sans condition. Si tu ne te sens pas assez solide, ou que je juge que Benjamin court un risque en retournant dans ta vie, j'envisagerai d'autres solutions.